



Ponsamaro

ADRIEN TARDIF

Adrien Tardif

Ponsamaro

© Adrien Tardif, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1360-5

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface d'Alain Damasio

Adrien Tardif est un mal-nommé. Tardif le garçon ? Tout ce qu'il propose dans Ponsamaro a, au contraire, un temps d'avance sur l'époque. Non pas qu'il anticipe, au sens classique : il se sert plutôt d'outils d'organisation déjà opératoires, déjà *là* – en entreprise ou en communautés, pour oser un passage à l'échelle, les imaginer généralisés à toute une société, et nous offrir ainsi une traversée affective et conceptuelle d'un futur latent, qui n'est au fond qu'un présent en germe.

J'aimerais dire « d'un futur qui couve » si la frénésie des pouvoirs établis pour en casser les œufs sans faire aucune omelette n'était si féroce.

« *Être moins un miroir qu'une montre qui avance* » comme le suggérait Kafka, à condition de comprendre que cette avance est moins chronologique que spirituelle et que l'effet n'est jamais aussi puissant que lorsqu'on éloigne et décale la glace.

Ponsamaro fait partie de ces livres de science-fiction sans vaisseaux spatiaux, ni robots ou IA tutélaires. Juste de l'humain projeté dans un monde dont les règles ont changé, ici vers le mieux, un monde qu'on labelliserait trop facilement *utopie* tant Adrien s'efforce de montrer, à chaque méthode mise en place, chaque processus engagé, chaque système d'organisation librement et collectivement choisi, comment les nouvelles normes, aussi ouvertes et bienveillantes soient-elles, viennent araser les désirs individuels, bouleverser les logiques d'égo, destituer les poussées inévitables du pouvoir et fragiliser nos anthropologies habituelles. Moins une utopie donc qu'une *prototopie*. Un modèle à tester et à bricoler, sans cesse, pour le rendre hautement vi(v)able.

À Ponsamaro, rien n'est jamais parfait ni ajusté, tout tremble et vibre à l'aune des fragilités et des blessures de chacun – et pourtant : le système proposé est beau, il est cohérent, il est généreux dans ses intentions et ses pratiques, il secoue nos égocentres. Ponsamaro parie notamment sur l'entraide et la confiance, s'appuie sur l'habitat participatif, utilise les élections sans candidat et favorise l'accompagnement intime ; il offre un revenu de base aux citoyens, déploie une monnaie locale qui empêche la capitalisation, prône le consentement plus que le consensus mou et met au fronton de sa république trois valeurs : liberté, harmonie et responsabilité.

Ça pourrait être chiant. Ça pourrait ne donner qu'un de ces romans lavasses où le récit patine dans la mélasse suave du politiquement souhaitable et produit si peu de négativité que le moteur dramatique s'effondre sur l'asphalte, dès la clé de contact tournée.

C'est là qu'Adrien a eu une idée. Une idée, ça paraît simple une fois posée, mais c'est le plus difficile à trouver pour construire un roman qui tienne. Cette idée, ça a été d'inverser la figure du protagoniste. Habituellement, dans ce type de roman, le héros ou l'héroïne est fascinée par le système qu'elle découvre et en accepte et porte rapidement les valeurs. L'antagoniste reste une force extérieure : monde ancien, fascismes, etc.

Ici, le héros est un pur produit du monde néolibéral, c'est-à-dire le nôtre, absolument. Il s'appelle Frédéric, il est un ancien président déchu, homme de pouvoir et d'égo, libéral pur sucre et individualiste foncier, qui se retrouve soudain face à une société qui s'est reconstruite hors de tous les fondements qui lui paraissaient, à lui, « naturels » et indépassables. Une sorte d'Emmanuel Macron déboussolé, un brin dépressif, aux émotions tièdes comme un Conseil de Ministre et néanmoins presque attachant (oui, il fallait le faire...) qui se retrouve soudain projeté dans une forme de ZAG (zone autogouvernée) dont il va, avec nous et par lui, découvrir et explorer les singularités.

Un roman initiatique alors ? Oui, sauf que Ponsamaro est vu et vécu par la personnalité la plus naturellement opposée à son fonctionnement horizontal et communautaire, et que l'initiation passe, si l'on veut, par l'antagoniste – ce qui fait d'autant mieux ressortir la difficulté que nous aurions, nous, sous pareil parcours, à métaboliser ce monde généreux aux règles neuves.

Dans les *Cahiers de Rahul* qui rythment et charpentent avec intelligence le récit en recalant, chapitre après chapitre, les poutres maîtresses de la société décrite, il y a ce passage que j'aime beaucoup :

« Comment changer le Système ? (...) Approche individuelle ou approche collective ? Changer de l'intérieur ou de l'extérieur ? Violence ou non-violence ?

Stratégie Avec : *je joue avec les règles du système pour essayer de le changer de l'intérieur. Je cherche à convaincre les masses. Je joue un rôle de saboteur-médiateur.*

Stratégie Contre : *je me bats contre le système en refusant ses règles, usant de la (non) violence. Je mets en lumière les problèmes. Je joue un rôle de dénonciateur-défenseur.*

Stratégie À côté : *je vis en marge du système sans chercher à le changer directement. Je propose des alternatives. Je joue un rôle de testeur-inspirateur. »*

J'ai personnellement passé 35 ans à mettre en œuvre la *Stratégie Contre*, puis à récemment la compléter par la *Stratégie À côté*. Adrien, lui, vient de la *Stratégie Avec*. Il fait partie du monde de l'entreprise, c'est son écosystème d'origine, il circule dans cet univers que j'ai fui, dénoncé et conspué depuis mes années d'études à l'ESSEC, grande école du capitalisme.

Il y a encore quelques années, je vous l'avoue : je n'aurais jamais ouvert son livre, encore moins l'aurais-je préfacé. J'y aurais jeté un œil goguenard, volontiers condescendant, en lui faisant remarquer que la méthode *Opale*, qui l'inspire, rime bêtement avec « eau pâle », autant dire un robinet d'eau tiède pour coach domestiqué, qui gagne hypocritement sa vie en tentant d'amender vers la solidarité et l'épanouissement les machines à dégager du profit que sont et restent inévitablement les entreprises en monde libéral. Et j'aurais eu raison parce que le pouvoir de récupération du capitalisme domine encore toute tentative de réforme.

Et pourtant... Et pourtant la sincérité est là, l'authenticité dirait Adrien, j'entends l'intégrité profonde de ses intentions. Lui aussi veut changer le système et il part de là où il est, au cœur de la matrice, tandis que je pars de là où j'ai fui pour me redresser et faire face.

On le fait tous les deux dans le réel et dans la fiction, par nos actes autant que par l'écriture. Laquelle va travailler, on l'espère, nos imaginaires collectifs et peut-être en présélectionner en creux les comportements futurs.

Il faut lire son livre parce que, précisément, Adrien Tardif ne se contente jamais d'être *contre*. Il est *tout contre* le système parce qu'il est *avec* ceux qu'ils dénoncent sans jamais ni leur donner raison ni considérer qu'ils ne méritent pas qu'on leur parle et cherche à les convaincre, à les transformer.

Adrien invente ici une stratégie qui fédère Frédéric, Roberto, Rahul, Roxane et les autres, une stratégie *entre et parmi*. De l'Avec, du Contre, de l'À Côté et du En Dehors, une stratégie que seule l'écriture permet parce qu'elle traverse et relaie tous les points de vue, en les incarnant dans l'émotion.

Ce qu'il propose dans *Ponsamaro* est solide et pensé, ça tient la route et le doute. C'est également une part de vécu personnel qu'il nous en livre, conscient qu'il est qu'aucune méthode, aussi bien conçue et testée soit-elle, même par une myriade d'organisations, ne résiste longtemps à l'épreuve d'un collectif forcément imprévisible, que le *proof of concept* n'est rien sans le *proof of care*, qu'il faut sans cesse amender la méthode, la reprendre, écouter ce qui grince et plie mal, « accorder son attention » à tous, rater ce qu'on tente, essayer à nouveau, autrement – et rater encore, et rater mieux !

Oui, on y sent l'emprise libérale malgré tout, oui, on y renifle parfois le parfum facile du développement personnel, les méthodes recyclées du management, la sociocratie équivoque et *l'opalescence* de ceux qui peuvent se permettre de sourire au système en « l'accompagnant » vers la transition, avec tout le confort moral et physique d'une existence de cadre supérieur. Mais il faudra bien aussi se coltiner les entreprises et leurs logiques pour changer ce monde. Alors assumons la crasse mentale des bureaux, leur lexique de *wholeness* insupportable et leurs auto-entrepreneurs de soi qui réinventent le communisme avec des *bullet points* et des schémas. Ils font partie à leur façon du mouvement. Et ils changeront, eux aussi !

Le roman termine sur plusieurs pages de gratitude et de remerciements et il faut y lire beaucoup plus qu'une politesse ou un sens aigu de la dette : « *Les idées me traversent, je les véhicule. D'où viennent-elles ? Des interactions avec l'écosystème dans lequel j'évolue.* » rappelle Adrien.

J'appartiens encore à une génération qui croyait, sans se le formuler consciemment, qu'un artiste a le pouvoir de changer le monde par son génie, sa détermination ou sa radicalité. Une génération qui écrit seule, croit aux pouvoirs messianiques du livre, dit et contredit le monde de sa chambre.

Adrien, lui, a écrit et nous livre *Ponsamaro* collectivement : je veux dire qu'il s'est laissé traverser par tout ce qu'il a appris, qu'il a picoré, épluché et composté tout ce qui lui semblait

pertinent pour faire le roman d'une société foutrement souhaitable, roman qui n'est pour lui qu'une étape, une escale vers un mode d'action collectif élargi qui ne l'a jamais quitté et auquel il croit, sans doute davantage encore qu'à son talent.

Il faut lire l'avalanche d'organisations et de cercles, d'amis et de muses, de relations et de rencontres, de mentors et de cadors, d'auteurs et d'inspiratrices avec laquelle il chemine, concrètement ou spirituellement. Il faut comprendre le sens du crowdfunding comme fondation d'une communauté de partage, il faut poursuivre vers l'atelier futuriste qu'il met doucement en place, fait d'immersions et de rencontres, de jeux et de joies, pour saisir que l'œuvre que vous avez dans les mains est d'abord un ouvre-boîte, une porte-fenêtre et un tire-fort.

Vous entrez dans un monde dont la porte n'est pas close le livre refermé. À vous de pousser les murs.

Bienvenue à Ponsamaro.

Alain Damasio

À nos enfants intérieurs.

« Si tu veux construire un bateau, ne rassemble pas tes hommes et femmes pour leur donner des ordres, pour expliquer chaque détail, pour leur dire où trouver chaque chose... Si tu veux construire un bateau, fais naître dans le cœur de tes hommes et femmes le désir de la mer. »

Apocryphe d'Antoine de Saint-Exupéry

Lever de rideau

La toile rouge ondule ~ Lève-toi ! Une goutte de sueur perle sur mon front – elle trouve son chemin jusqu'à la commissure des lèvres. Le goût acide picote mes papilles. Tout donner. J'effectue de petits sauts en balançant les membres supérieurs. Stop. Respire... Calme ton cœur : tu joues ta carrière Fred ! Les pieds ancrés dans le parquet, les bras tendus à l'horizontale, un parchemin dans la main gauche, une plume à droite... l'épouvantail est prêt à épouvanter – lever de rideau !

La vue de ces multiples visages me noue la gorge. Des femmes aux traits similaires occupent presque tous les gradins. On dirait des sœurs. Où nous sommes-nous rencontrés ? De tous âges, elles arborent différentes coiffures blondes, seuls leurs regards braqués sur moi sont identiques. Je plonge mes yeux dans un azur profond en frissonnant – j'ai envie d'y sombrer, de voler un baiser au passage.

Au premier rang, l'une des femmes revêt une robe de mariée. Ravissante. Sur les flancs de la salle, des hommes sans visage encadrent l'espace : costumes noirs, chemises blanches et cravates bleues – tous tiennent une mallette sur les genoux, débordant de billets de banque. Tentant.

« Joue, Joue, Joue ! » L'injonction est claire. Depuis quand les épouvantails écrivent-ils ? Je lâche plume et papyrus – mes mains tremblent... Nécessité fait loi ! Séduire cette femme, c'est la priorité : elle est mon tremplin. Quand j'aurai terminé mes études, nous réaliserons de grandes choses, ensemble. Le silence est posé. C'est à moi...

Je tente d'articuler la première réplique. Coincé – mes lèvres sont cousues ! Impossible d'arracher les attaches. Je gesticule jusqu'à tituber. Des rires inondent la salle : ils résonnent dans mon crâne, ma mâchoire claque frénétiquement. C'est insupportable – je bascule sur mes genoux. Baisser de rideau.

Mon artère temporale pulse sous haute pression. Vous allez voir ce que vous allez voir. Relevé, je m'engage vers la grande toile, je la soulève d'un coup sec. Un mur de ciment ! Bien joué. Je penche la tête sur la droite, lâchant un râle. Tiens donc : un couloir rayonnant. Mes pupilles se rétractent face au halo de lumière. Qu'y a-t-il de l'autre côté ?

Blanc, nuances de gris, noir ~ C'est un labyrinthe de hautes haies impeccablement taillées. On dirait des jardins à la française. Je commence l'exploration – des angelots et des diabolins flottent dans les airs, ils ne me prêtent aucune attention malgré mes appels. Snobs.

Errance... Je tourne en rond. Depuis combien de temps ? Des heures ? Des jours ? Des années ? Je pince ma peau ferme, contemplant des silhouettes élancées, projetées sur mes quatre ombres. Quel bel homme !

Mes poignets me démangent – je suis menotté ! De quoi suis-je accusé ? Une femme vêtue de gris s'approche. Ses cheveux noirs reposent sur son épaule gauche, couvrant une partie de sa poitrine enveloppée dans un drap clair. Elle agite un trousseau de clés. Ce n'est pas trop tôt. La geôlière incline la tête en tournant les talons. Je m'élance vers elle, la suivant dans l'allée. Et la présomption d'innocence ? Elle prend un virage – je l'imite.

Disparue, volatilisée... Quelle farce ! Même pas peur. Je poursuis le chemin – je croise un escalier qui descend en colimaçon. La forte odeur de curry qui émane des tréfonds me convainc d'emprunter les marches. Je salive déjà. Un pas. Deux. Trois... Quinze. Mon pied dérape sur le haut d'un toboggan.

Chaleur ~ Mon corps ruisselle, il se vide de son eau – voilà que ça colle maintenant. Dégoûtant. J'ai soif... Mes doigts parcourent les profondes stries séchées de mon visage. Mes yeux s'acclimatent, les couleurs reviennent. Dommage que le paysage soit si fade : des souches brûlées et de cendres parsèment un sol dévasté, un désert... J'éternue. Des étoiles volettent face à mes rétines. Est-ce une caravane marchande derrière cette pancarte « Sudamerica » ? Sauvage !

Un mirage... c'est bien ma veine – je tombe à genou. Sous une pellicule de suie, la terre craquelée par la sécheresse râpe mon épiderme. Derrière, des cris bestiaux retentissent : des barrissements d'éléphants – mes tympanes vibrent, encore, et encore... Des femmes et des hommes chevauchent les mastodontes, l'un d'eux se plante devant moi – il se cabre tel un destrier. C'est tout ce que tu as dans le ventre ? Un jeune descend de la nacelle, effectuant une magnifique roulade. Aucune poussière levée. Impressionnant. Il se dresse face à moi, le torse bombé. Va-t-il me donner à boire bon sang ?

Cette silhouette fine et musclée m'évoque une figure familière. Mais oui ! Un grand sourire se dessine sur mon visage, une agréable chaleur se diffuse dans ma poitrine. Stoïque, le jeune homme dégaine une dague brillante. Pourquoi ? Je me fige – un froid glacial balaie la tiédeur de ma chair. Pardonne-moi – j'ouvre la bouche, aphone.

Il me susurre un mot : « je t'aime ». Vraiment ? Je recule d'un pas – il me retient d'une main par la nuque. D'un coup net et précis : la lame transperce mon cœur !